

des collèges communaux ne trouveraient point à se marier, malgré leur mérite et leur élégance (p. 12). »

« Quand nous demandons pourquoi nous sommes moins libres que nos pères, et ce qu'on peut attendre du monopole actuel, aussitôt on invoque l'autorité des faits, et l'on énumère avec complaisance les améliorations introduites, depuis vingt-cinq ans, dans l'instruction publique. Nous en reconnaissons de très réelles, de très importantes, et que nous devons à l'Université ; mais nous soutenons que l'utilité de plusieurs innovations qu'elle a faites, et dont elle se glorifie est, pour le moins, fort douteuse et, en tout cas, que le monopole n'est pour rien dans ce qu'elle a fait de bon et de louable (p. 13). »

« Avait-on besoin de lui, par exemple, pour remettre en honneur la langue grecque ?... » « Voudrait-il se faire l'honneur de l'extension que l'enseignement de l'histoire a prise dans les collèges ? » « Cette étude a été favorisée à grands frais et en créant nombre de places. Trop souvent ces nouvelles chaires sont des tribunes d'irrégion et d'indifférence ; on n'y apprend pas toujours à respecter ce qui est respectable, on y donne à la jeunesse des idées fausses sur les hommes et les choses. »

« L'enseignement de la philosophie devrait-il quelque chose au monopole (p. 15) ? »

M. Bernier l'accuse, entre autre choses, « de traiter trop superficiellement la logique et la morale », « de laisser la métaphysique perdre la prééminence qui lui appartient de plein droit sur toutes les sciences. Vainement des esprits prévenus affectent de l'appeler la région des chimères : quoiqu'elle n'emploie dans ses démonstrations ni les lignes, ni les chiffres, ni les signes algébriques, si on la réduit à certaines bornes, elle n'est pas moins positive que toute autre science que ce soit (p. 16). »

L'Université a-t-elle rendu un véritable service à la jeunesse en l'appliquant, dès ses premières années, aux sciences positives et de l'ordre matériel ? Cela nous paraît incontestable en ce qui concerne l'histoire naturelle et la cosmographie : dégagées de leur bagage scientifique, elles vont bien aux études de l'adolescence, parce qu'elles donnent à l'esprit des idées et au cœur des sentiments. Malheureusement, il n'en est pas ainsi des mathématiques, qui pourtant sont nécessaires comme préparation... Elles sont nulles pour le cœur, nulles pour l'éducation. Elles ont encore un tort, que les hommes peu profonds prennent peut-être pour un mérite, c'est de ne rien avoir pour l'imagination... Ces considérations, qui avaient décidé nos pères à renvoyer l'étude des mathématiques après le cours complet des humanités, devaient-elles céder à des raisons tirées des besoins ou des tendances de notre siècle ? Que d'autres se prononcent dans cette question (p. 18). »

M. Bernier s'élevait ensuite contre ce qui a été appelé depuis *le surmenage*, et il prenait la défense du vieux système classique. « Il serait plaisant, continuait-il, que le monopole crût voir dans les réflexions que nous venons de faire le sujet d'un petit triomphe ! Nous soupçonnons que sa marche est trop peu réfléchie ; mais